NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

80 N° 9 1958

L'accueil dans le dialogue pastoral

André GODIN (s.j.)

p. 934 - 943

https://www.nrt.be/fr/articles/l-accueil-dans-le-dialogue-pastoral-1982

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'accueil dans le dialogue pastoral

Quelques lecteurs d'un précédent article [1] ont bien voulu nous exprimer leur accord et leurs impressions sur l'importance des trois « fonctions » requises en tout dialogue pastoral complet : accueil — témoignage — médiation. Ils soulignent très justement la difficulté de les combiner entre elles et de les équilibrer, chaque prêtre étant porté plus naturellement à agir comme signe, comme témoin ou comme précurseur de Dieu. Certains souhaitent approfondir leur mise en œuvre dans une situation concrète.

Pour répondre à ce souhait, il faut abandonner les perspectives d'ensemble, se livrer méthodiquement à l'analyse d'un dialogue pastoral vécu et se demander dans quel sens chaque réponse transforme ou modifie la relation psychologique avec le consultant. On arrive ainsi à élaborer une technique propre à l'entretien pastoral. Comme toutes les techniques, en matière de relations humaines, elle est insuffisante et même dangereuse si elle n'est pas fondée sur des attitudes intérieures.

*
* *

Cet article étudie la valeur ou l'impact psychologique de certaines réponses typiques *au début* d'une entrevue pastorale, en essayant de les évaluer *au seul point de vue de la fonction d'accueil.*

Cette fonction, pour s'exercer correctement, demande que nous écoutions, acceptions et comprenions chaque consultant.

1° dans la relation qu'il établit librement avec nous —

2° dans ses difficultés et ses problèmes, ses échecs et ses espoirs, tels qu'il les éprouve et les vit —

3° dans la situation de son cheminement providentiel dont personne ne possède à l'avance la carte ou le tracé.

Notre attention doit se porter sur les attitudes et le monde intérieur du consultant et nos réactions verbales doivent lui offrir une relation confortable, lui donner le maximum de chances de s'exprimer progressivement selon ce qu'il est, sans être limité ou dévié par nos propres réactions intempestives.

C'est probablement au début d'un premier entretien que la fonction

---

1. *Les fonctions psychologiques dans la relation pastorale,* dans la *N.R.Th.*, juin 1958, pp. 606-614.

d'accueil trouve le plus à s'exercer. A ce moment, elle risque aussi d'être pauvre ou compromise et de peser ensuite sur tout le dialogue ultérieur.

Prenons donc un début d'entretien, banal en soi, et efforçons-nous de le sentir comme le développement continu, mais incertain, d'une *relation* psychologique qui évolue progressivement selon chacune des réponses typiquement possibles de la part du pasteur [2].

Un début d'entrevue.

Jeanne a 25 ans. Elle est l'aînée d'une famille de trois enfants. Après la mort de sa mère, elle est restée au foyer avec son père et ses deux frères. Il y a quatre mois, le père est mort. D'abord par lettre, puis au téléphone, Jeanne a demandé un entretien avec le curé « pour parler de religion et aussi de la mort de mon père ». Elle se présente au presbytère et est introduite auprès du Père X., qui remplace le curé durant quelques semaines. Après quelques formules de politesse, voici le début de la conversation.

[1] **Jeanne** : « *Je désirais beaucoup vous parler, Révérend Père, voici pourquoi : depuis que mon père est mort, la vie est devenue très difficile pour moi. Au début, j'en avais vraiment assez; j'aurais tout lâché pour m'en aller rejoindre Papa. C'est si simple : on absorbe quelque chose et on disparaît dans un pays lointain. Mais voilà :* [avec un sourire gêné] *je l'aurais fait si seulement j'avais été sûre de l'endroit où j'aurais pu le rejoindre...* »

Un silence assez long indique au Père X. que Jeanne ne continuera pas sans recevoir une certaine réponse ou une réaction de présence humaine.

Il convient d'ailleurs de féliciter immédiatement le Père X. pour avoir supporté ce silence assez long, sans être intervenu précipitamment. Apprendre à écouter *en silence* fait partie de l'entraînement d'un bon conseiller pastoral. Il a été observé scientifiquement [3] que les jeunes conseillers ont tendance à parler trop rapidement et abondam-

---

2. Au moment d'employer cette méthode d'analyse, nous tenons à dire que nous en sommes largement redevables au livre classique de S. Hiltner, *Pastoral Psychology*, New York, Abingdon Press, 1949. Ce sont parfois les exemples d'Hiltner, enrichis par les réflexions des membres du premier « séminaire de psychologie pastorale », que nous présenterons dans nos essais d'analyse psychopastorale. — Les prêtres désireux de s'inscrire au second « séminaire de psychologie pastorale » (15 séances d'une heure et demie — à partir de janvier 1959) peuvent recevoir des informations en s'adressant au *Secrétariat de l'Ecole des Parents et des Educateurs*, 92 avenue Molière, Bruxelles.

3. Des recherches ont montré que des conseillers non entraînés parlent trois fois plus que le client (300 mots contre 100). Au contraire, les conseillers expérimentés en arrivent à ne prononcer qu'un tiers ou un quart de l'ensemble des mots exprimés au cours d'un échange verbal. Il s'agit naturellement de moyennes. Voir à ce sujet Carl R. Rogers, *Counseling and Psychotherapy*, p. 122, Boston, Houghton Mifflin, 1942.

ment. Non seulement ils recueillent alors moins de données utiles pour leur activité de conseillers, mais ils réduisent considérablement chez le consultant le sentiment d'avoir été écouté et accueilli pleinement. Une présence attentive et silencieuse est le premier et précieux cadeau qu'un prêtre peut offrir à un être humain qui recourt à lui.

Naturellement, il faut apprécier intuitivement, affectivement, *quand* le silence devient gênant, improductif, paralysant, et faire cette évaluation en fonction de l'interlocuteur et non en fonction de soi-même. Dans cinq cas sur dix, surtout chez les débutants, l'intervention est prématurée à cause de l'anxiété du conseiller pastoral lui-même : il brûle de parler, d'intervenir, parce que lui-même n'est pas complètement en sécurité. Il suffit de s'observer : nous parlons davantage quand nous sommes surmenés, fatigués ou inquiets, mais nos interventions sont alors moins efficaces ou plus maladroites.

Maintenant le Père X. se décide à fournir une première réaction verbale aux phrases de Jeanne, que nous avons rapportées. Appelons X_1, X_2, X_3, etc. les diverses réponses que des prêtres différents peuvent fournir à cet endroit.

X_1 : « *Vous avez fameusement bien fait de ne pas suivre cette idée* ». — Le trait essentiel de cette première intervention révèle une attitude *judicative* : Jeanne a bien fait — mais elle aurait pu mal faire. Immédiatement, la relation psychologique se colore : Jeanne parle devant quelqu'un qui apprécie ce qu'elle dit sur le plan moral. Eventuellement, elle éprouvera une légère difficulté à révéler des actions, des pensées ou des projets qui devraient passer au crible d'un jugement de la part de ce prêtre. Ceci n'est pas conforme à l'accueil intégral.

On voudra bien noter qu'il ne s'agit pas d'exclure l'attitude judicative, partie intégrante de la fonction du témoignage pastoral : le prêtre représente *aussi* l'ordre objectif des valeurs et des devoirs moraux. Nous invitons simplement à une prise de conscience : dans sa forme même et quel que soit le ton employé [4], cette phrase connote une attitude judicative. Nous croyons pouvoir ajouter qu'elle n'est pas la plus heureuse en tant que première réponse et, en outre, qu'elle est même ici un réel contresens : Jeanne ne parle pas sérieusement d'un suicide; elle n'y fait probablement allusion que pour introduire, avec un sourire triste, une allusion à son trouble affectif après la mort de son père. X_1 révèle ici qu'il a mal perçu le sens humain des paroles prononcées par Jeanne. Peut-être a-t-il été bloqué intérieurement par la seule allusion au suicide. Peut-être était-il simplement fatigué ou ennuyé et retournait-il spontanément à l'attitude facile du moraliste banal.

4. Quelqu'un faisait remarquer que cette réponse *prononcée en badinant, presque en riant*, perdrait sa valeur judicative et remplirait une fonction d'accueil. Il reste, alors, qu'elle ne cadrerait nullement avec la gravité sous-jacente aux premières paroles de la consultante.

X_2 : « *Ma chère enfant, nous avons tous parfois à supporter des situations pareilles* ». — Laissons de côté l'effort de paternité chaleureuse, manifesté de façon discutable dans « ma chère enfant ». Après tout, le ton et l'allure font passer bien des choses et peuvent les justifier. Attachons-nous à la valeur psychologique de cette réponse : elle réside dans sa nature de *généralisation*. X_2 cherche à calmer, peut-être à encourager, en généralisant : tant d'autres (et peut-être le pasteur lui-même) ont passé par là. Il n'y a pas de quoi s'affoler : on peut en sortir, par la grâce de Dieu et peut-être quelques autres grâces, etc.

Il est incontestable que toute phrase généralisatrice possède une certaine vertu apaisante. Il faut savoir en user, dès que l'on veut calmer une anxiété grandissante et excessive. Mais faut-il en user *ici*?... Jeanne n'a pas encore eu le temps de s'exprimer et voilà que, déjà, X_2 la modère dans son expression. De plus, toute intervention généralisatrice entraîne un redoutable coefficient de banalisation : d'autres ont eu cela avant vous — c'est connu — il n'y a pas de quoi vous affoler. Bref (et j'exagère à dessein) : vous êtes un cas banal. Le corrélatif psychologique, chez le consultant, est à nouveau de ne pas se sentir vraiment accueilli, puisque dès l'abord la réponse semble se détourner de ce qu'il y a d'unique dans sa situation. Or c'est bien de ce qu'elle a vécu d'unique en son genre que Jeanne voudrait parler. Et la fonction de compréhension exigeait qu'elle soit accueillie et invitée à parler davantage dans cette ligne. Certes, rien n'est compromis, mais quelque chose demande à se rétablir pour que la relation mûrisse favorablement. Jeanne doit être reçue autrement qu'avec des phrases de généralisation.

X_3 : « *Votre père a vécu sa vie, mais vous avez encore à vivre la vôtre* ». — Nous y voilà déjà : des *conseils*, peut-être un *sermon*, en tout cas des *exhortations*. Dans la ligne de X_3 on recueille d'innombrables réponses. Autre échantillon : « *C'est dans l'épreuve de la mort d'un père que peut s'éclairer pour vous le sens de la vie* ». Un autre : « *Il faut laisser tout cela dans la main de Dieu* ». Un autre encore : « *Le Christ ressuscité nous permet d'accepter la mort des autres comme la nôtre* ». On nous croira sans peine : toutes ces réponses sont vraies, valables théoriquement, justes objectivement, hautes, élevantes, appelées par la situation de Jeanne à la mort de son père. La seule question que nous soulevons est la suivante : ces exhortations et encouragements hautement théologiques, sont-ils à leur place *ici*? — ou plus exactement : remplissent-ils adéquatement la fonction d'accueil et de compréhension?

Nous estimons qu'avant de prononcer de telles paroles, et de les espérer efficaces, un homme (fût-il un prêtre) doit en avoir acquis le droit psychologique : il doit avoir noué une relation suffisante au plan de la compréhension et de la communication humaines. Ce n'est pas de bonnes paroles que Jeanne a d'abord besoin : elle les acceptera **plus tard, si elle a eu d'abord le temps de s'exprimer.**

X_4 : « *Et qu'avez-vous fait alors?* » — Voici la *question* toute sèche, apparemment neutre. Certes, 99 fois sur cent, on fait progresser la conversation par de telles questions. Mais a-t-on fait progresser beaucoup la relation sous-jacente dans toute communication humaine digne de ce nom? Il est à craindre que le prêtre qui ferait avancer la conversation presque uniquement par des questions (et que chacun, encore une fois, s'examine pour découvrir où va sa pente) se révélerait incapable de nouer un dialogue pastoral d'une certaine richesse et d'une certaine profondeur.

Question toute sèche, disions-nous : trop sèche, vraiment. On n'y retrouve pas cette chaleur de l'intérêt et de l'accueil que réclame la fonction de compréhension dans un dialogue à ses débuts.

Apparemment neutre, disions-nous encore : au risque de paraître couper les cheveux en huit, signalons que cette question n'est pas totalement neutre puisqu'elle invite plutôt à continuer dans la ligne de l'action (« Et qu'avez-vous *fait* alors ») plutôt que dans la ligne des sentiments, par exemple, ou du conflit intérieur, voire spirituel. X_4 serait-il donc un « activiste »? Ou bien redouterait-il lui-même l'expression des conflits affectifs? Dans ce cas, il ferait mieux de remettre à plus tard les consultations régulières avec des femmes, car il ne leur offrirait pas la sécurité humaine et surnaturelle dont elles ont besoin.

D'autres tournures peuvent avoir la même valeur de question. Ainsi : « *Peut-être aimeriez-vous m'en dire un peu plus long sur ce que vous avez ressenti alors* ». Outre que cette invitation, un peu pressante, oriente sans raison vers le domaine sentimental ou émotif (« ce que vous avez *ressenti* »), elle n'aura que peu d'impact positif : Jeanne est venue précisément pour en dire un peu plus long et la phrase du prêtre n'enrichit pas la relation de premier contact qui est en train de s'établir entre eux.

X_5 : « *Vous avez dû être vraiment fort secouée* ». — Paroles simples, toutes calmes et accueillantes, dotées d'un effet surprenant. Pour en saisir toute la valeur, il faudrait ici relire les phrases prononcées par **Jeanne [1]** : on s'apercevra alors qu'elle a été non seulement écoutée, mais acceptée et comprise au-delà de ses mots. Ce qu'elle cherchait à dire, maladroitement, avec une allusion gauche à un suicide impossible, le prêtre l'a saisi, identifié, *reflété* exactement, posément, sans exagération. Telle est la technique fondamentale de toute compréhension communiquée verbalement : *le reflet.*

Qui voudra s'appliquer à refléter de temps en temps les mots, les idées, les sentiments explicites et surtout les émotions sous-jacentes aux paroles du consultant, en découvrira vite la difficulté mais aussi l'efficacité.

Pour arriver à refléter exactement, il faut une qualité permanente **de l'attention, une ouverture affective et une disponibilité mentale à**

l'égard d'autrui que peu de conseillers parviennent à acquérir et à maintenir. Il s'agit tout à la fois d'écouter ce qui est dit et de percevoir intuitivement, à chaque moment du dialogue, la charge et la tonalité affective de ce qui vient d'être dit. Nous pensons que des conseillers, même expérimentés, se diviseraient ici en deux groupes : ceux dont l'attitude affective est difficilement curable, peu capables d'écouter autre chose que le contenu matériel des difficultés et des problèmes d'autrui — ceux dont l'attitude affective est riche, mais encore impuissante à exprimer au plan de la communication verbale la charité, la bienveillance ou la sympathie qui les habite et les unit au consultant. Ces derniers peuvent profiter immensément d'une application méthodique et, si possible, contrôlée, de la technique du reflet. Grands timides, ils libéreront en eux-mêmes des capacités insoupçonnées d'accueil et de sympathie. Intimidant les consultants, ils les verront progressivement venir à eux avec une confiance et une spontanéité qu'ils ne connaissaient pas. Non seulement la qualité psychologique de leur accueil y gagnera, mais l'efficacité des autres fonctions pastorales (témoignage moral et médiation spirituelle) s'en trouvera considérablement accrue.

Il est évident que les mots employés par X_5 n'ont rien d'absolu en eux-mêmes. Cent formules différentes de reflet et d'acceptation chaleureuse pouvaient trouver place à cet endroit. « *Vous n'êtes pas encore remise complètement de ce grand choc* » a presque la même valeur, avec une légère touche d'impatience en plus. « *Vous avez passé par une période vraiment désespérée* » reflète aussi, assez exactement, en noircissant un peu la situation et en la rejetant peut-être prématurément dans le passé. « *Perdre son père, dans votre situation, est une bien grosse épreuve* », malgré l'accueil et la compréhension qui cherchent à s'y exprimer, comporterait une nuance généralisatrice et intellectualisante qui ne peut échapper au lecteur de nos analyses précédentes. Ainsi peut-on trouver bien des reflets de qualité fort inégale, tout étant affaire de ton, de nuance et d'authenticité dans la relation vécue.

Un dialogue en progrès.

Encouragée par X_5, la consultante va poursuivre son dialogue. De toute façon, elle subira l'influence de la première réponse.

[2] **Jeanne** : « *Cela va beaucoup mieux maintenant. Mais je ne sais plus que croire, que penser. Tout était clair jusqu'à ce que mon père meure. Je suis croyante, vous savez; mais j'ai l'impression que je n'avais jamais éprouvé auparavant si ma foi était solide* ».

Les premiers mots suggèrent que le reflet de X_5 était bien authentique : oui, Jeanne a été « vraiment fort secouée ». Peut-être soup-

çonnerait-on qu'elle est légèrement en retrait, ayant peur d'avoir été *trop* bien comprise et d'avoir donné l'impression d'un trop grand trouble. Elle rassure le prêtre : « Cela va beaucoup mieux », au lieu de se faire rassurer par lui, comme le proposaient X_1 et X_2. Bien plus, elle glisse *elle-même,* immédiatement, à l'aspect religieux de sa consultation. Acceptée dans sa souffrance psychologique, elle ne s'y arrête pas, mais aborde directement le problème de sa foi en Dieu.

Elle l'aborde, soit, mais timidement encore, comme si elle craignait du prêtre une réprobation : « Je suis croyante, vous savez ; mais... ». Une réponse d'acceptation intégrale s'impose à nouveau. La voici, exprimée par le Père X.

Père X. : « *Vous vous sentez dans un état de doute* ». Réponse parfaite, au point de vue de l'accueil intégral qui nous importe ici. Le prêtre accepte totalement ce qu'elle n'a dit qu'avec réticence. Du coup, la conversation progresse et Jeanne s'apprête à décrire davantage son état psychologique et spirituel.

[3] Jeanne : « *Oui, c'est cela. Je doute. Je doute de tout, de la vie, de moi-même. Je ne pense pas que je pourrai jamais agir et vivre comme avant. Je n'ai plus la confiance voulue pour faire face à la vie. Je ne pense pas que je pourrai jamais plus croire comme je l'ai fait auparavant.* [Un silence] *C'est terrible quand on s'aperçoit que la foi qu'on avait auparavant ne vous sert à rien, n'augmente pas votre courage.* [Un silence] *A la maison, je ne puis rien dire de tout cela; on ne parle pas facilement de ces choses entre les membres de ma famille* [Silence prolongé] ».

Père X. : « *Ainsi vous avez désiré parler de tout cela avec quelqu'un* ».

[4] Jeanne : « *Justement. L'idée de vous en parler m'est venue l'autre jour, quand vous avez parlé dans votre sermon de « la foi nue » : de ces personnes qui croient alors que toute sécurité intérieure, toutes leurs raisons, toute leur joie de croire ont disparu. Je l'admettais bien pour des prêtres. Mais croyez-vous que j'en sois arrivée là? que je doive passer par cet état quasi mystique?* »

Nous arrêtons ici la reproduction de ce dialogue. Le lecteur pourra, à son gré, se formuler intérieurement ou par écrit [5], quelle réponse lui-même ferait ou pourrait faire à ce moment particulier (**Jeanne [4]**). Il s'efforcera d'évaluer sa réponse, non seulement à partir des analyses que nous avons proposées et des réflexions qui vont suivre, mais en rapport avec sa propre psychologie et les répliques qui sont naturelles et fréquentes chez lui. Sans ce travail d'approfondissement

5. L'auteur recevra volontiers des suggestions de réponses possibles à ce moment difficile, mais crucial, dans le dialogue. Le prêtre va-t-il accepter de répondre à la question posée par **Jeanne [4]** ? Comment peut-il encore respecter, à un tel endroit, l'attitude d'accueil qui cherche à suivre la consultante plutôt qu'à la précéder, tout en l'aidant à clarifier son problème?...

personnel, nous croyons qu'aucun progrès n'est possible. Chacun de nous dispose d'un clavier, mais n'utilise souvent que quelques touches du clavier, toujours les mêmes : exhortation, paroles rassurantes, impératifs, formules théologiques ou morales, voire même (et ce n'est pas sans danger) affection, sympathie humaine, etc. Tout le progrès du dialogue pastoral consiste à étendre graduellement le clavier utilisé et user de telle ou telle touche *en fonction du consultant* et non en fonction des dispositions subjectives du conseiller.

Réflexions sur ce dialogue.

Ce qui frappe surtout, c'est la rapidité avec laquelle le sujet central, le sujet religieux est abordé. En quatre réponses on est au cœur du problème et le dialogue est immédiatement pastoral. Pas de temps perdu en mondanités, paroles sociales ou apitoiements psychologiques : on va droit, fermement, calmement à ce qui mérite l'attention et les soins du prêtre comme tel. Tel sera le résultat fréquent de la technique du reflet et de l'attitude d'accueil que nous avons proposées comme essentielles à tout début de relation pastorale.

Relisons les trois réponses valables aux paroles de la consultante. A **Jeanne [1]** : « Vous avez dû être vraiment fort secouée ». A **Jeanne [2]** : « Vous vous sentez dans un état de doute ». A **Jeanne [3]** : « Ainsi vous avez désiré parler de tout cela avec quelqu'un ». Cette dernière réponse, un peu terne affectivement, achève l'œuvre des deux premières : la relation humaine s'est établie sous le signe de l'acceptation et de la compréhension dans la sécurité. En quelques minutes, ces trois réponses ont créé la confiance, parce qu'elles étaient entièrement orientées vers la consultante, ses états présents, ses besoins.

Grammaticalement même, ces trois réponses révèlent l'attitude (ou la technique) correcte : elles commencent toutes par « vous », révélant ainsi que le centre de référence du pasteur prend son départ chez la consultante. Qu'on nous comprenne bien : nous n'entendons pas bannir du dialogue toute réplique débutant par le pronom « je ». De telles recettes mécaniques n'ont jamais aidé personne. Mais nous invitons cependant à quelque examen de conscience (psychologique !) : certaines recherches ont établi que ce sont les conseillers les plus imbus d'eux-mêmes, les plus égocentriques dans leur travail même pastoral, qui utilisent le plus fréquemment les phrases où ils se réfèrent à eux-mêmes [6]. A une époque où la critique littéraire utilise la séman-

6. A vrai dire, les travaux en question portent surtout sur les échanges verbaux de personnes névrotiques en cours de thérapie. La diminution des préoccupations égocentriques, allant de pair avec la réduction des désignations pronominales usant du « je » initial, est en corrélation avec l'amélioration des troubles

tique et même la statistique verbale pour découvrir et révéler le monde intérieur des grands auteurs, il est peut-être permis d'inviter les conseillers pastoraux à se perfectionner en utilisant modestement pour eux-mêmes cette forme moderne d'examen de conscience...

L'entretien pastoral avec Jeanne a progressé rapidement vers son objet religieux parce que la technique d'accueil et l'attitude intérieure du pasteur ont été correctement mises en œuvre. Pour l'apprécier davantage, il suffit de comparer avec ce qu'auraient pu être d'autres réponses à **Jeanne[2]**.

Ainsi : « *J'espère que vous ne resterez pas trop longtemps dans les doutes que vous éprouvez actuellement* » aurait constitué une véritable catastrophe psychologique. Jeanne y aurait perdu le droit d'avoir et d'exprimer ses problèmes ; le pasteur se met à l'avant-plan (« J'espère ») ; il moralise et généralise tout à la fois. Il ne pouvait faire mieux s'il eût souhaité en finir en dix minutes avec Jeanne.

« *Ma fille, la foi est un don de Dieu et nous ne pouvons jamais douter de Dieu* » combine un demi-traité de théologie et un demi-sermon. Mais sa valeur probable sur l'entretien et sur l'avenir religieux de Jeanne paraît bien faible. Cette réponse objectivement vraie ne comporte pas une parcelle de compréhension. Sans doute est-ce pour cela que le pasteur tente, en vain, de la corriger par le toujours contestable appel à la paternité (« ma fille »).

« *Voulez-vous dire que, tant que votre père vivait, votre foi n'était pas une véritable foi?* » ou bien : « *Qu'est-ce que vous entendez par ces mots : ma foi n'était pas solide?* » Sous ces questions, bien théoriques et foncièrement embarrassantes, se cache certainement de la compréhension et un réel accueil. Mais c'est un accueil retourné, si j'ose dire. Sur Jeanne retombe le poids d'une situation saisie par le pasteur, bon théologien sans doute, sous un jour nettement intellectualiste. Et le moins qu'on puisse en dire c'est que ces réponses sont terriblement dangereuses : à la moindre perplexité ultérieure de Jeanne, voilà le pasteur dans une impasse probable. Qui dira, en effet, si la foi de Jeanne, du vivant de son père, était une véritable foi? Et pourquoi soulever ce joli problème psycho-théologique *avant* la consultante?

« *Pouvez-vous m'expliquer comment ces doutes vous sont venus?* » serait une assez bonne réplique, du moins dans la ligne des questions directes. Elle véhicule de la compréhension, de l'intérêt, encore que sa perspective soit psychologisante et intellectuelle, et qu'elle soit mieux à sa place dans un examen psychothérapeutique (anamnèse) que dans un accueil pastoral.

---

affectifs. — L'application aux réponses du conseiller pastoral demeure encore toute empirique, mais sa confirmation statistique ne fait aucun doute. — Voir également Carl R. Rogers, *Psychotherapy and Personality Change*, Chicago, University of Chicago Press, 1954.

Nous laisserons le lecteur imaginer les interventions « déviantes » possibles au moment où le prêtre répond à **Jeanne [3]**. Une allusion plus ou moins agressive aux membres de la famille (« A la maison, je ne puis rien dire de tout cela ») est ordinairement relevée et soulignée par de nombreux conseillers spirituels. On ne peut que féliciter le Père X., en ce point, de s'être contenté du très sobre et presque terne : « Ainsi, vous avez désiré parler de tout cela avec *quelqu'un* », faisant présager quelque poussée ultérieure dans le sens de la médiation. Après tout, le Père X. n'est pasteur véritable que s'il achemine Jeanne vers le seul Quelqu'un qui puisse être son ultime témoin intérieur. *Vivit in me Christus.*

Conclusion.

Abandonnant les vues théoriques, cet article a tenté l'analyse quelque peu minutieuse d'un début de dialogue pastoral.

On y a rencontré et évalué les principaux obstacles à la compréhension et à l'accueil : l'attitude judicative — la moralisation ou l'exhortation abstraite — la généralisation banalisante — l'interrogatoire intellectuel, même psychologique.

On y a mesuré aussi l'efficacité étonnante du *reflet,* cette réponse intuitive qui restitue au consultant, avec et par-delà le contenu de ce qu'il a dit, les tonalités affectives sous-jacentes qui obscurcissent la vision de son problème et paralysent parfois sa prise de contact avec le conseiller.

Nous pensons que ce type d'analyse aura semblé, à certains lecteurs, bien simpliste et à d'autres, peut-être, raffiné à l'excès. L'expérience a cependant montré que cette méthode aide puissamment certains conseillers pastoraux réellement désireux de mieux faire. C'est à ces derniers que nous avons pensé.

On se plaint parfois de la carence de vrais directeurs spirituels, de vrais conseillers pastoraux. Il ne manque cependant pas de prêtres dont l'intelligence est ouverte, la charité intense et la vie de prière suffisamment fervente. Un peu de psychologie pastorale, voire même un peu de technique, leur permettrait sans doute d'approcher, sinon de rejoindre, ce qui fait le vœu de tout honnête homme, quand il atteint la maturité : l'adéquation entre ce qu'il est et ce qu'il exprime, entre son être et sa parole.

Bruxelles
184 rue Washington

A. GODIN, S. J.
Professeur de psychologie religieuse au Centre International « Lumen Vitae ».